

Pierre Bruno

Qu'est-ce que rêver¹ ?

• Sidi Askofaré •

« Qu'est-ce que rêver ? », et non pas « Qu'est-ce que le rêve ? » ou « Qu'appelle-t-on rêver ? », ou « Que veut dire le rêve ? », ou, *a fortiori* : « À quoi sert de rêver ? ».

Vous l'aurez compris, dès le titre de cet ouvrage, l'accent est mis par l'auteur sur le verbe *rêver* – donc, sur cet élément de langage qui exprime un dynamisme (action, état, devenir). D'ailleurs, dans leur *Essai de grammaire de la langue française* – référence lacanienne s'il en est –, Jacques Damourette et Édouard Pichon notaient déjà ceci : « Après le verbe *rêver*, l'infinitif peut se construire soit directement, soit avec la préposition *de* [...]. L'infinitif, construit directement, exprime un phénomène se déroulant en songe [...]. L'infinitif introduit par *de* indique un phénomène non réalisé que l'on désire, et que l'on se plaît à imaginer la veille. »

Tout est là déjà dit ou presque, si l'on pouvait, en matière de rêver, se

contenter du savoir du grammairien. Mais ce savoir, si précieux, indique déjà une voie, celle de distinguer ce qu'il en est du rêver tout court qui, en français – le dictionnaire l'atteste –, se situe du côté du « vagabonder », du « délirer » et du « divaguer » ; de le distinguer, donc, du « rêver à... », du « rêver de... » voire, et c'est là sans doute que la psychanalyse innove, du « rêver pour... » que nous rencontrons électivement, dans notre pratique, avec ce que nous nommons, depuis Freud, des *rêves de transfert*.

Ce n'est évidemment pas au savoir de la grammaire, qui, disons-le, n'est pas rien, que Pierre Bruno compte donner, cependant, une suite qui vaille, avec cet ouvrage.

Je prendrai mon départ du constat suivant : si, il y a peu, le centième anniversaire de la publication de *L'interprétation du rêve* a donné lieu à une foultitude de nouvelles traductions du chef-d'œuvre de Freud – je mentionnerai notamment celle que Jean-Pierre Lefebvre a fait

1. Pierre Bruno, *Qu'est-ce que rêver ?*, Toulouse, érès, 2018.

paraître au Seuil, « Points » –, on peut dire que peu d'analystes ont eu l'audace de reprendre à nouveaux frais le thème, le motif, le problème ou l'objet du rêve. Y compris Lacan lui-même dont nous savons qu'il n'a consacré expressément au rêve ni séminaire ni écrit, contrairement à ce qu'il fit pour le transfert, l'angoisse, le fantasme ou le symptôme/sinthome.

Donc, après l'ouvrage « régressif » – je veux dire qui revient en deçà de la découverte freudienne de Tobie Nathan (*La nouvelle interprétation des rêves*, O. Jacob) et la plus récente très récente parution de *L'interprétation sociologique des rêves* (La Découverte) de Bernard Lahire, c'est à Pierre Bruno qu'il revient de produire, dans l'espace francophone, le premier grand livre de psychanalyse qui renoue avec la problématique du « rêver » – comme on a pu dire le « gouverner », l'« éduquer » ou le « psychanalyser » – tel que Freud l'a thématiqué.

Mais, renouer avec Freud, ici, ne veut pas dire l'épeler, l'invoquer, le réciter ou le commenter. C'est d'abord prendre acte de ce que, s'agissant du « rêver », il y a clairement un avant et un après Freud, très exactement au sens où le « rêver » ne se conçoit plus de la même manière selon qu'il est envisagé avec ou sans l'hypothèse de l'inconscient freudien.

J'en viens à présent, plus directement, à l'ouvrage que nous propose Pierre Bruno.

Il y a mille et une raisons pour considérer que ce n'est pas simplement par modestie que Pierre Bruno n'a pas intitulé son opus *La nouvelle interprétation du rêve* – ou *L'autre nouvelle interprétation*

des rêves. Si le titre ne s'était, par effet de collection, autant galvaudé, *Dictionnaire amoureux du rêve* lui aurait bien convenu. Pourquoi ? Justement parce que bien que ce soit un livre extrêmement fouillé, articulé et documenté – je ne dirai pas érudit parce que Pierre Bruno récuse cette épithète, sans doute à cause de l'idée de compilation stérile attachée à ce terme –, il se présente moins comme un traité sur le rêver que comme un dictionnaire aux entrées multiples qui ouvrent sur des textes, des articles concis et fort ajustés à leur titre. De sorte que cet ouvrage peut se lire de façon linéaire comme il peut se lire par chapitre/article au gré des curiosités du lecteur.

Vous aurez compris que l'ouvrage que nous propose Pierre Bruno est un livre qui ne se survole ni ne se résume. Il demande et même exige une lecture, voire une méditation attentive.

En lieu et place de ce survol qui, en revanche, risquait d'être décevant ou frustrant, je fais le choix de faire ressortir et de souligner certains des nombreux thèmes, propositions et thèses qui me paraissent devoir être repris, interrogés et discutés.

Dans cette perspective, je dirais qu'au fond, l'ouvrage de Pierre Bruno semble s'articuler autour de trois thèses solides, éclairantes et non triviales : le *souhait* (*Wunsch*) n'est pas le *désir* (*Begehren*) ; l'*accomplissement* du rêve n'est pas sa *réalisation* ; le *rêve* est le *contraire du fantasme*.

Ces affirmations ouvrent la voie à une exploration du *rêver* qui s'accompagne d'une double mise au jour : ce que la découverte freudienne de l'inconscient change dans l'appréhension du processus

et du produit du rêve, d'une part, et, d'autre part, la contribution décisive du pas de Lacan dans l'élaboration de la réponse à la question : « Qu'est-ce que rêver ? »

Si je devais faire un rapide bilan de ma lecture – rapide, trop rapide –, de cet ouvrage, je dirais que j'ai été instruit principalement sur trois points :

– le premier point porte sur le rapport, que dis-je, sur l'équivalence du rêve et de la demande ou, plus exactement, la thèse du rêve comme demande. Je n'ignorais pourtant pas cette thèse que Lacan énonce très clairement le 18 mars 1970, quand il affirme que : « [...] pour le rêve, chacun le sait maintenant que c'est la demande, que c'est le signifiant en liberté, qui insiste, qui piaille et qui piétine, qui ne sait absolument pas ce qu'il veut² ». Je considère que cette thèse, Pierre Bruno l'article d'une manière telle qu'elle éclaire considérablement ces points fondamentaux que j'évoquais plus haut : la distinction du souhait et du désir, l'opposition entre le rêve et le fantasme et leur topologie différentielle ;

– le deuxième point porte sur cette opposition entre le rêve et le fantasme que l'analyse de la *Wunschphantasie* permet d'établir définitivement. Je cite Pierre Bruno : « Lacan part de son mathème \$ ◇ a pour poser que dans le fantasme le sujet s'évanouit dans son rapport à un objet électif. Dans le fantasme, toujours selon Lacan, le point focal serait le sujet. Par contre, l'objet, a, serait voilé et énigmatique. Dans le rêve, il en irait du contraire, puisque le rêve serait focalisé

sur l'objet. *Le rêve serait donc le contraire du fantasme* » (p. 311) ;

– le troisième point, enfin, est relatif au rapport du rêve au temps. Occasion pour Pierre Bruno d'ouvrir le dossier complexe de l'occultisme, de la télépathie et de la voyance. Ici, c'est la déviation jungienne qui est convoquée pour fonder en raison l'option freudienne de ne pas céder à l'illusion d'une possible prédiction de l'avenir par les rêves.

Les livres ne nous apprennent pas seulement par ce qu'ils comblent de notre ignorance. S'ils sont vraiment grands – et je crois que celui que je commente ici l'est –, ils nous instruisent également par les questions qu'ils suscitent, par les évidences qu'ils ébranlent, par les hypothèses et les intuitions qu'ils suggèrent.

Je ne rapporterai pas ici toutes les questions et les pistes de recherche que je dois à la lecture de l'ouvrage de Pierre Bruno. Je n'en retiendrai que trois questions, celles qui me paraissent les plus importantes et les plus susceptibles de susciter un débat.

La première question ne surprendra personne. En effet, depuis quelques années, et en particulier depuis l'accent mis par nombre d'analystes sur le dernier enseignement de Lacan, il y a pour ainsi dire comme une sorte de désaffection tendancielle pour le rêve, au profit du fantasme d'abord – notamment quand la « traversée du fantasme » tenait l'affiche en tant que principale, voire coordonnée exclusive de la fin de l'analyse –, puis au profit du symptôme – là aussi le surinvestissement

2. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Le Seuil, 1991, p. 149.

du symptôme est contemporain de l'accent mis sur « l'identification au symptôme » et la thématization du symptôme comme quatrième rond. La question, que j'adresse à Pierre Bruno, est la suivante : comment le projet et la réalisation de ce livre s'inscrivent-ils dans cette problématique ?

La deuxième question est plutôt liée à la place et à la fonction des rêves et de leur interprétation dans les cures aujourd'hui. Ce que nous entendons dans les jurys de passe nous en donne généralement une assez bonne idée. Le livre de Pierre Bruno interroge, selon moi, l'option qui a consisté à mettre l'accent sur le symptôme, sur la jouissance (*versus* le désir), l'orientation vers le réel, les séances courtes, dans ses possibles incidences sur la place accordée au *rêver* et aux associations sur le rêve dans les cures et leur direction.

Ma troisième et dernière question est plus doctrinale. J'ai conservé le souvenir qu'à l'occasion d'un travail que j'ai réalisé sur l'inconscient, j'avais été très impressionné par ce que Lacan disait de l'inconscient quand il affirmait, à l'Ouverture de la Section clinique de Vincennes, que « l'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien³ ». Et au fond, la contestation par Lacan de l'élucubration de Freud sur l'inconscient s'appuyait sur sa critique des schémas de l'appareil psychique de la *Traumdeutung*, eux-mêmes fomentés à partir de la clinique du rêve et de son interprétation. Ma question, et ce sera dernière, est donc : cette critique lacanienne de la conception freudienne de l'inconscient paraît-elle fondée et juste ? Et, si oui, quelles conséquences en tirer dans la considération et le traitement du rêve dans la pratique psychanalytique ?

3. J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique de Vincennes », *Ornicar* ?, n° 9, 1977, p. 10.